



Pour citer cet article :

Laroche (Fabrice), “La jeunesse qu’on voit beaucoup. Les Blousons noirs”, *Défense occident*, numéro spécial, avril-mai 1964.



La Jeunesse qu'on voit beaucoup

Les Blousons noirs

par Fabrice LAROCHE

Il suffit de l'arrestation d'une « bande », ou d'une série de vols, quelquefois d'un suicide, pour que les idées reçues ressuscitent et que le mythe intervienne... Ce sont les blousons noirs. Une fois pour toutes, l'homme de la rue l'a décrété. Pour parler d'eux, on évoque avec indignation, ou bien avec émotion, les J3, les zazous ; on parle des teddy-boys ou des angry young men, des tricheurs ou des beatniks.

Pourtant, les blousons noirs ne sont vraiment rien de tout cela. Ils n'ont ni l'agressivité des teddy-boys (ceux qui les ont vu à l'œuvre en Angleterre comprendront), ni le vernis existentialiste des familiers de Greenwich Village, ni la morgue des angry young men, ni les moyens financiers et le niveau social des tricheurs. Les blousons noirs, ce n'est pas non plus l'enfance délinquante, même si c'est par le biais de la délinquance qu'une société en perte de vitesse s'est un jour découvert des enfants monstrueux qu'elle décrète illégitimes.

Et de chercher aussitôt des comparaisons, des antécédents. Non, les blousons noirs, c'est autre chose que la fureur de vivre, ou un classique trouble social. C'est à la fois beaucoup plus simple et plus profond. Le phénomène n'est pas limité à la France, mais y a des caractéristiques particulières, et c'est là son intérêt.

Alors, on aborde la question de deux façons, qui témoignent l'une et l'autre « d'une bonne volonté évidente ». On ne les « brusque » pas, mais on s'étonne ensuite de n'obtenir pas de résultats. Il y a la méthode paternaliste, attendrie ;

elle s'accompagne d'enquêtes dites brûlantes et d'où l'on revient avec le sentiment d'avoir un peu perdu son âme, mais un peu gagné le succès d'un nouveau livre — et la méthode rééducatrice, orchestrée par les centres techniques et les psycho-diagnosticiens. D'un côté les patronages, de l'autre les assistantes sociales. Mais malgré tous ces efforts, il y a toujours en France des blousons noirs. Sans doute même plus. Et, à vrai dire, on les comprend.

Plaidoirie

D'où viennent les blousons noirs ? La réponse, on l'a donnée dix fois, et elle n'est pas plus satisfaisante. Il est trop facile d'invoquer les schémas démographiques, les blocs d'habitats modernes. Certes, l'un et l'autre ont joué leur rôle. Le cadre des H.L.M. ne se prête guère aux éducations tranquilles et sans soucis. Mais on a jugé que les allocations familiales valaient bien de faire des terrains vagues de banlieue autant d'étranges pépinières. Et, en compensation, rien n'a été prévu. C'est fâcheux.

En ce sens, les blousons noirs sont des erreurs statistiques. Ils ne devraient pas être là, car les courbes mathématiques ne l'avaient pas annoncé. C'est pourquoi, toutes les explications sont bonnes. En plus de celle du logement, on a tout dit. Si les blousons noirs veulent tout casser, s'ils se révoltent, c'est que leur père est alcoolique, qu'ils s'ennuient, que l'économie des loisirs a été mal organisée, que les stades ne sont pas assez nombreux. Il faut bien que ce soit cela, selon les principes en vigueur. Car enfin, pourquoi ne veulent-ils pas s'intégrer à la société ? Que lui reprochent-ils ?

Les affirmations se multiplient, mais ne s'accompagnent jamais de preuves. Et l'objet essentiel de la question se dérobe sans cesse. Les littérateurs n'ont guère su traiter des blousons noirs, ou de leurs équivalents sommaires. Des metteurs en scène s'y sont essayés, encore qu'en France même, aucun n'ait su s'y attacher. Il est bon d'avoir vu « le chemin de la vie » de Nicolas Ekk, « los Olvidados » de Bunuel, « Blackboard Jungle » de Brooks et « Rebel without cause » de Nicholas Ray, parce que ces films, avec leurs optiques différentes, ont un point commun : ils mettent en rapport la situation d'une jeunesse donnée avec les résultantes d'une situation sociale qui les affecte.

Les séquences impitoyables de Bunuel sur les enfants oubliés, la fureur de vivre de Ray, les classes populaires new-yorkaises de Brooks ont toutes été étudiées dans l'immédiate après-guerre, et c'est très significatif. Quant au film soviéti-

que de Ekk, c'est aussi l'histoire des « Bezprizorny », ces troupes de jeunes brigands nées des heurts et des drames de la guerre civile.

Sans doute n'y a-t-il pas guerre en France. Mais il y a conflit. A tous les échelons. Il y a une lutte, organisée, simultanée, dirigée de la société moderne contre la génération nouvelle qui s'apprête à la relève. C'est par là qu'elle avoue sa décadence.

Il suffit de lire les faits-divers. Le moindre larcin anonyme, le moindre accroc à l'ordre et la quiétude des bourgades provinciales ou des faubourgs, ne peut qu'être attribué aux jeunes, donc aux blousons noirs. Et si les propos se confirment, il ne manque pas de sombres cohortes hochant la tête pour affirmer : on vous l'avait bien dit.

Ce ne serait rien, s'il ne perçait là-dessous un réflexe de plus en plus répandu contre l'élément jeune par lui-même. Les adultes sont parvenus, en ce siècle, à se mettre à l'abri plus qu'ils ne l'avaient jamais fait avant. C'est chose naturelle, mais leur abri est un abri où ils veulent être seuls. C'est-à-dire que les mesures prises, les décrets, les pensions de vieillesse, la sécurité de l'emploi, la stabilité sociale sont autant de mesures qui se retournent contre la génération héritière, parce que ce désir de sécurité n'est que la traduction en termes sociaux d'une peur.

Selon les chiffres officiels, dans 10 ans, la France devra fournir du travail à 600.000 personnes qui se trouveront en âge d'être salariées, ce chiffre s'entendant en accroissement absolu. Mais pour ceux qui ont aujourd'hui les places, cela signifie qu'il va falloir créer 600.000 postes de plus, qu'il va falloir faire face à une relève. C'est cette relève qu'ils refusent et qui leur fait peur, car ils savent que les possibilités actuelles ne leur permettent pas d'y faire face sans en subir les conséquences. Alors, ils prennent les devants. La civilisation du confort, des habitudes et des trocs passe dans les mœurs, les communautés se dissolvent, le voisin devient l'ennemi, et se répand la peur des hommes. Mais, écrit Alfred Sauvy, « avoir peur des hommes, c'est avoir peur des jeunes ».

Le véritable problème pour les blousons noirs, c'est de l'avoir compris, sciemment ou confusément, peu importe. Ils l'ont compris et, par réaction, se sont formé une société à eux, en marge, régulière, avec ses lois, ses rites, ses uniformes, ses clans et ses batailles. A la rue, les blousons noirs ont retrouvé les vieux principes de toute communauté organisée pour se défendre. Ils ont aussi leurs méthodes. Elles ne sont

sans doute pas bonnes, mais est-ce aux autres de le dire, qui les ont suscitées. Quand Jean Grandmougin s'interroge et demande : « Ces blousons noirs, n'avons-nous pas contribué à leur donner une couleur ? » ne ramène-t-il pas la question à un plus juste niveau ? Oui, les blousons noirs sont souvent nocifs, et inintelligents, et pervers, mais ceux qui les ont enfantés ont été médiocres, et cela excuse beaucoup.

Réquisitoire

« Nous avons pris nos enfants sur nos genoux fatigués et nous leur avons dit qu'il fallait d'abord beaucoup d'argent pour être des hommes. Il faut « réussir dans la vie », il « faut réussir dans la vie », tu m'as compris ? Répète ?... Personne ne dit « il faut réussir sa vie ». Et certains ont réussi, ils ont du fric et la voiture de sport pour se promener de terrasse en terrasse. Or, on ne va jamais nulle part avec une voiture de sport... Je ne suis qu'un saute-ruisseau, je ne suis pas un moralisateur, et pour moi l'Aventure, c'était d'avoir un petit bateau et d'aller au large de Quiberon. Ça ne voulait rien dire puisqu'il y avait des paquebots qui partaient pour Tahiti, mais c'était toujours ça de pris. » C'est Jacques Brel qui dit cela. L'Aventure ? Qui donc l'a fait disparaître ? Où sont les terres à découvrir ? Les drapeaux à planter ? Ne faut-il pas aux jeunes, comme un besoin d'air, cet inconnu à prendre possession, cet adversaire à prendre à la gorge dans l'inconnu ? N'ont-ils plus le droit d'être à leur tour des Vasco de Gama ?

Mais leurs jeux, ils les trouvent chez eux, à coups d'insignes ridicules, de jeux de mauvais goûts, d'auto-scooters et de blousons de cuirs. La critique est bien facile. On peut les montrer du doigt. Mais eux sont à part, et ils en sont fiers. Ils regardent tout cela de loin, comme un très vieux paysage, un film ralenti, un tissu passé. Ils ont choisi de mal faire, et effectivement trop souvent ils font mal. Mais ce mal résulte autant de leur choix que de la charge mise sur leurs épaules. Tant pis pour les parents, leurs maîtresses, leurs combines, leurs moyennes et leurs tiercés. Ils ont la bande et les copains.

Le Régime a voulu ignorer cela. Et il a essayé tous ses trucs. D'abord le pouvoir d'achat, qui succédait au système du crédit qui avait eu quelque succès sur les aînés. Mais le résultat n'a pas été celui qu'on escomptait. Il a suscité un autre phénomène, le « yé-yé » mais celui-ci n'a guère à voir avec les blousons noirs. Il n'est qu'une frange pour mordre sur eux. Les blousons noirs n'ont pas assez d'argent pour acheter les disques qu'on leur propose.

La tâche a donc été entreprise trop tard. Une fois déclenché, le mécanisme ne s'arrête plus comme cela. Dans chaque grand'rue de province, de bons et tacites bourgeois font une grave découverte. Les banlieues sifflantes et grisaillantes apprennent une nouvelle animation. Comme après l'orage, ou comme après la guerre, des dizaines de milliers de « bezpizorny » ont poussé. Que le monde au pouvoir les regarde bien, car ce sont les siens. Vous tous qui leur avez fait comprendre qu'il n'y avait que l'argent qui comptait, et qui ne leur en avez pas donné, ne vous étonnez pas qu'ils en cherchent n'importe comment. Vous leur avez refusé des idées, encore plus une Idée, ne vous étonnez pas qu'ils se les procurent au rabais. Quand une civilisation est décadente, et masque sa décadence par son confort, ce sont les jeunes qui la reçoivent dans les jambes ; ne vous étonnez pas qu'ils trébuehent.

On ne se tirera plus d'affaires avec des enquêtes « audacieuses », des indignations « vigoureuses », des rondes ou des rallies-paper. La question ne se résoudra plus dans les patronages, ni dans les centres de rééducation, mais en tenant compte du cœur, de l'esprit et de l'énergie des blousons noirs.

Il y a une critique à faire, bien sûr, et on ne s'en est pas privé. Mais pour qu'elle porte, il faudrait qu'elle vienne d'ailleurs, de ceux par exemple qui justifieront la révolte et lui donneront tout son sens. Mais la critique actuelle condamne la révolte avant la délinquance. A l'entendre, on a trop peur que le dédain, l'injure, le mépris des blousons noirs, ne soient du dédain, de l'injure, du mépris pour la jeunesse... Et, comme les blousons noirs s'en rendent compte, que ceux qui l'ignorent l'apprendront un jour, alors que ceux qui parlent et n'ont pas droit à la parole, craignent d'avoir à faire face à bien autre chose. Qu'ils craignent que les blousons noirs ne cèdent la place à d'autres uniformes. Qu'ils craignent, ceux qui trouvent dans l'ordre moral une justification à leur turpitude, que les blousons noirs ne cherchent une solution à leurs problèmes que dans le seul domaine qu'on leur a laissé et qu'ils connaissent : la rue.

Fabrice LAROCHE.